

48. BOUMAL, THIRY, APOLLINAIRE, SOLDATS-ECRIVAINS DE 14-18 (2014)

Le texte ci-dessous, où je m'efforçais de réaliser un modeste exercice autour de trois poètes, était la préface que je rédigeai pour l'album de photographies de Guy Focant publié par l'IPW (entre autres productions de circonstance) à l'occasion du centenaire de la première guerre mondiale.

*Entre les foins poussés, la route semble verte.
Combien s'en sont allés qui ne reviendront plus !
Je les suis à mon tour avec ma vie offerte.
L'automne se tourmente entre les arbres nus.*

*Je n'ai pas su pleurer nos villes en poussière.
Les étés à venir seront chargés de fruits.
Je n'ai pas rappelé les morts à la lumière,
Car ils dormaient dans l'herbe au creux chaud de la nuit.*

*Mais sur les chemins nus au plat pays de Flandre
Dans le soir où parfois saignent les ciels de feu,
D'un rêve assassiné je recueille les cendres
Et de mon poing tendu j'en soufflète les dieux.*

Louis Boumal est dans les tranchées de l'Yser quand il compose ce poème qui formera, avec d'autres, un recueil posthumeⁱ publié en 1919. Romaniste, poète et professeur au Collège de Bouillon, ce Liégeois avait vingt-quatre ans au moment de la mobilisation d'août 1914. Il rejoint alors le 25^e régiment de ligne, au sein de la deuxième division armée, dans la zone d'Anvers. Ils sont 117.000 hommes répartis sur tout le territoire dans cette armée de campagne, constituée des deux classes d'âge alors sous les drapeaux et des six plus jeunes classes de rappelés. Certaines, parmi celles-ci, sont encore issues du tirage au sort (1906 à 1908) et les autres, dont celle de Boumal, du service personnel (un fils par famille), le service généralisé pour tous les hommes n'ayant été introduit qu'en 1913.

Après les combats autour d'Anvers et la retraite vers l'Yser, Louis Boumal, devenu caporal en octobre puis lieutenant en 1917, sera un de ces quelques 100.000 Wallons qui, de l'automne '14 à l'automne 1918, serviront dans la zone de l'Yserⁱⁱ. Il y subit comme d'autres intellectuels, « l'éteignoir de la pensée qu'est devenu le front »ⁱⁱⁱ, y prend des initiatives culturelles et y rédige les douloureux poèmes qui font sans doute de lui le poète wallon qui sut le mieux exprimer le désarroi et la souffrance morale du soldat dans les Flandres^{iv} – où il mourra de la grippe espagnole en octobre '18, comme Guillaume Apollinaire le mois suivant.

*

**

Autre parcours, autre destin, totalement obscur celui-là comme ce fut le cas de l'immense majorité des combattants : Gabriel Demortier, ouvrier teinturier à Dison, n'a pu échapper au tirage au sort en 1900, l'année de ses vingt ans, et a fait son service à Bruges au 4^{ème} régiment de ligne. Le 4 août '14, ce père de deux petites filles de 13 et 8 ans fait partie des deux dernières classes de rappelés (1899 et 1900) et est versé comme 80.000 autres soldats « âgés »

(de 30 à 35 ans) dans les régiments dits de forteresse, chargés de la défense statique des positions fortifiées dans les intervalles entre les forts eux-mêmes, des régiments « mal encadrés, mal armés, mal équipés, sans valeur combative » selon le professeur d'histoire militaire Henri Bernard^v.

Faisant partie des troupes installées entre Malines et Lierre le long des forts entourant Anvers (eux-mêmes défendus par des troupes d'artillerie), Demortier y demeure avec son régiment jusqu'à la retraite vers l'Yser au moment de la chute d'Anvers le 10 octobre. Avec les autres troupes de forteresse, il est transféré à Ardres, dans le Pas-de-Calais, centre d'instruction du Génie^{vi}, le 15 octobre. En décembre, les régiments de forteresse sont supprimés et leurs effectifs versés dans les Troupes auxiliaires du Génie. Demortier appartient pour la suite du conflit à la 3^{ème} Compagnie de Travailleurs^{vii} : ces soldats « âgés » sont utilisés pour les terrassements du front, l'entretien des routes et des tranchées. Le Disonais y restera quatre ans. Quatre années entrecoupées en tout et pour tout par quatre permissions de six, neuf ou treize jours et un séjour d'une semaine pour maladie en juillet 1915 à l'hôpital militaire de St-Brieuc, en Bretagne, là où était mort huit mois plus tôt, suite à ses blessures sur la Marne, le père d'Albert Camus.

Rentré à Dison en 1919 seulement, Gabriel Demortier conserva de ses cinquante quatre mois de présence au front le portefeuille de ceinture offert à toute l'armée de l'Yser à la Noël 1916, sa plaque d'identité, gravure de tranchée assez originale, trois médailles et...des souvenirs dont il ne parlait quasi jamais.

*

**

*Toi qui pâlis au nom de Vancouver
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage...*

Les vers célèbrissimes du plus grand poète wallon, Marcel Thiry, sont clairement inspirés du « tour du monde des autocanons belges » – qui fut tout sauf un voyage banal – tour du monde que ce dernier a lui-même relaté après cette épopée dans laquelle il s'était engagé comme volontaire à la mi-août 1914, âgé de 18 ans à peine^{viii}.

Au contraire de Boumal, mort au front, ou d'un Demortier, bien incapable de rédiger un témoignage, les souvenirs de guerre de Marcel Thiry inspireront beaucoup de ses poèmes quasiment jusqu'à son décès en 1977. Parue en 1924, sa plaquette *Toi qui pâlis...* rassemblait les images fortes de ce parcours des militaires belges et de leurs autocanons vers l'Angleterre, la Russie, la Sibérie, puis les États-Unis d'Ouest en Est, un voyage qui inspira toujours des regrets à Thiry, devenu après-guerre marchand de charbon. *Tu es dans ta maison bourgeoise et tu vieillis* : c'est ainsi que se clôturait *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*. De même, l'année suivante, dans *Plongeantes proues* :

*Avoir connu San Francisco,
Avoir connu comme Carco
Les nobles filles crapuleuses,*

(...)

*Et n'être plus que cet assis
A mettre en vers les vieux récits
Presque authentiques de ses frasques^{ix}.*

C'est aussi dans ce recueil de 1925 que figure cette évocation nostalgique des derniers mois de l'avant-guerre :

*A la fenêtre où sont les jacinthes bleu-Pâques,
Une Année au visage oublié m'apparaît
D'entre l'odeur des bleues jacinthes, et les vagues
Parfums que les printemps disparus arboraient.*

*C'est l'année où, par les innocentes prairies
Où le bonheur mêlait indolemment leurs jeux,
Les beaux avant-héros et les avant-meurtries
Dansaient avec la Paix sous les pommiers neigeux.*

*O mil neuf cent quatorze en fleur, ô jeune fille-
Année, avec quel doux désespoir désuet,
Profonde comme une ancienne photographie,
Ton âme entre les bleues jacinthes apparaît...^x*

Près de quarante ans plus tard, en 1961, Thiry, devenu l'année précédente secrétaire perpétuel de l'Académie royale, se remémore encore le tournant de l'été 1914 :

*Tombé à quatorze ans du pont étroit de l'innocence,
Ici marche le siècle à la rose de fer.
Tombé de l'arc-en-ciel où il montait dansant sa danse,
Ses doigts gardent la fleur qui fut changée en fer.^{xi}*

Ses souvenirs de guerre, de la traversée de la Russie et de la Sibérie en l'occurrence, l'inspirent aussi, alors, dans *Ekaterinburg* :

*La guerre avait compté quatorze, quinze, seize,
Dix-sept et elle s'écœurerait de tant jouir
Du sang pompé par les glèbes russe et française,
Dix-huit comme si elle allait s'évanouir,
Et le Transsibérien mort allongeait son rail.^{xii}*

Et en 1973 encore, dans *Songes et spélonques*, alors qu'il est sénateur (du Rassemblement wallon) depuis 1968 :

Étant soldats en pays lointain

*Nous couchions quinze ou vingt dans un hangar de ferme,
Moutonnements parallèles de couvertures
Sur la terre battue^{xiii}
(...)*

Lors de l'inauguration en 1935 du monument Apollinaire à Bernister (commune de Malmedy) en souvenir du séjour fagnard du grand poète français à la fin du XIXe siècle, Thiry avait également su évoquer toute la fureur de la grande guerre et « la nuit des tranchées » que lui-même n'avait pas connue :

*Un jour,
Un jour la fête en bleu allait finir.
Le plus grand jeu de sang, de chevaux, de fusées,
De cerveau répandu, de villes embrasées,
La plus grande aventure au monde allait tarir.
Déjà redescendait ce haut concert d'étoiles,
Ces astres balançant du jugement dernier
Dont toi seul, conducteur, en ces quatre ans d'histoire
Avais su voir les fleurs neuves au ciel guerrier.
Car toi seul ne fus belliqueux ni pacifiste ;
Toi, ni Claudel et ni Barbusse, mais vivant,
Mais gai, mais conducteur tôt levé dans le vent,
Toi seul, ces blancs et verts soleils parachutistes,
Tu les as salués dans la nuit des tranchées
Quand leurs feux s'abaissaient pour rebondir encor,
Et qu'aux brises du front mollement accrochées
Leurs lampes ne cessaient de naître en lacs d'or triste
Et de renaître et de descendre sur les morts.
Or, ce jeu des quatre ans prodigues s'achevait.
Alors, connaissant bien l'avenir par les cartes,
Tu as souri comme on dit que tu le savais
Et tu as dit : « Guillaume, il est temps que tu partes »^{xiv}*

*

**

Si j'ai choisi de rendre hommage à trois combattants wallons de la première guerre mondiale au début de cette préface en esquissant leur biographie, c'est pour rappeler que même si les pages qui suivent ne sont pas, comme le souligne Guy Focant, « un livre d'histoire, ni d'histoires » mais que le propos de l'ouvrage « se veut visuel et contemporain », les soldats de 14-18 restent directement ou non au centre de toutes les démarches commémoratives de cette année du centenaire, et la superbe jaquette du volume le rappelle bien avec ces paires de godillots vides ô combien symboliques.

Si je souligne au travers de deux de ces combattants que des Wallons défendirent les forts d'Anvers durant un peu plus de deux mois en '14 tout comme des Limbourgeois étaient présents dans ceux de Liège, puis connurent eux aussi les quatre années de tranchée où

Flamands, Wallons et Bruxellois se confondaient dans la même boue, c'est pour faire entendre, comme d'autres, une vérité historique qu'une fraction politique du nord du pays voudrait travestir à l'occasion des commémorations en préparation.

Si j'ai associé à deux noms de Liégeois illustres, Boumal et encore plus Thiry, celui d'un parfait inconnu, mon arrière grand-père maternel, c'est que même si des centaines d'anciens de la « der des der » couchèrent plus tard leurs souvenirs par écrit^{xv}, sans toujours parvenir à les publier d'ailleurs au fur et à mesure que s'éloigna le conflit, l'immense majorité par contre se tut sur l'expérience qu'il avaient dû subir et que peu de voix, dans les consciences de l'époque, combattirent^{xvi}.

Si j'ai intégré ici une approche familiale, c'est parce que les récits de 14-18, aussi lacunaires soient-ils, ont été transmis de génération en génération dans des milliers de familles, comme l'a encore montré André Darteville dans son récent documentaire en trois volets sur les massacres d'août 14 en Wallonie. Ce qui explique pourquoi ce conflit vieux d'un siècle maintenant semble encore si proche à beaucoup. Dans leur discours respectif le 4 novembre 2013 lors du lancement à Namur des commémorations de 14-18, tant l'ambassadeur d'Allemagne que celui de France firent chacun allusion au parcours combattant d'un de leurs aïeux et surtout aux victimes familiales.

Enfin, si j'ai voulu évoquer ici plusieurs écrivains, et abondamment citer les vers émouvants de Marcel Thiry inspirés par ses souvenirs de guerre, c'est que leur approche poétique, toute en douceur et en beauté (aux antipodes du nationalisme exalté de Verhaeren dans *Les Ailes rouges de la guerre*) me semblait adéquate en guise de préface à un ouvrage tout en esthétique, où les remarquables photographies de Guy Focant, qui nous offre ici son troisième recueil, sont éclairées par les textes ciselés de l'historien Pascal Kuta dont j'ai découvert les envolées de plume avec plaisir.

*

**

Puis-je terminer par une citation d'un auteur cher à tous les historiens de ma génération formés à l'Université de Liège ? « Si tu y regardes de plus près, les raisons qui font entreprendre une guerre résident le plus souvent dans les intérêts personnels des princes. Je te le demande, trouve-tu humain que l'univers doive prendre les armes chaque fois que tel ou tel prince se met en colère contre un autre – ou peut-être simule la colère ? »^{xvii}. Ainsi écrivait Erasme à Antoine de Berghes le 31 mars...1514.

-
- ⁱ Louis BOUMAL, *Le jardin sans soleil. Poèmes*, Liège. Edition des Cahiers, 1919, p.48.
- ⁱⁱ Daniel CONRAADS et Dominique NAHOÉ, *Sur les traces de 14-18 en Wallonie*, Namur, IPW, 2013, p 197, citent le chiffre de 375.000 militaires belges dont 30 à 35 % de Wallons.
- ⁱⁱⁱ *Idem*, p. 208
- ^{iv} Dr. P. LOODTS, notice sur Louis Boumal (et nombreux extraits de son œuvre) sur le site web *Médecins de la Grande Guerre*.
- ^v Henri BERNARD, « L'armée belge en 1914 », dans *Cours d'histoire militaire*, 1951, sur le site web du CLAHM (Centre liégeois d'histoire et d'archéologie militaires).
- ^{vi} Notice sur François Wagnier (soldat né à Modave en 1890) sur le site web *In illo tempore*.
- ^{vii} Dossier 622.1529 de Gabriel Demortier au Centre de documentation du Musée de l'Armée à Bruxelles.
- ^{viii} D. CONRAADS et D. NAHOE, *op.cit.*, p. 246 à 250.
- ^{ix} Marcel THIRY, *Œuvres poétiques 1924-1975*, Paris, Seghers, 1975, p. 54.
- ^x *Idem*, p. 53.
- ^{xi} *Idem*, p. 246 (*Dans l'eau lourde*).
- ^{xii} *Idem*, p. 257.
- ^{xiii} *Idem*, p. 379.
- ^{xiv} *Idem*, p. 121.
- ^{xv} Benoit AMEZ, *Dans les tranchées : les écrits non publiés des combattants belges de la Première guerre mondiale*, Paris, Publibook, 2009, ou encore Louise MONAUX et Bruno DEBLANDER, *Apocalypse en Belgique. Récits de patriotes*, Bruxelles, Racine et RTBF, 2013.
- ^{xvi} Dans *Demain*, la revue pacifiste qu'avait fondée à Genève Henri Guilbeaux, ce journaliste français dont la jeunesse s'était déroulée à Verviers trente ans plus tôt, le Prix Nobel de littérature (1915) Romain Rolland écrivait le 2 novembre 1916 : « Arrêter la guerre qui est en cours, qui le peut aujourd'hui ? Qui peut faire rentrer dans sa ménagerie la férocité lâchée ? Même pas ceux peut-être qui l'ont déchaînée - ces dompteurs qui savent bien qu'ils seront dévorés !... Le sang est tiré, il faut le boire. Soûle-toi, Civilisation ! » (cité par Jean-Pierre LEMESLE dans *Les plus beaux poèmes pour la paix*, Paris, Le Cherche midi, 2005, p. 43.). Chez nous, quelques articles pacifistes valurent à l'écrivain Jean Tousseul (dont toute la belle-famille avait été massacrée à Andenne en août '14) de connaître la prison un mois après l'armistice (pour « propos défaitistes ») avant qu'il bénéficie d'un non-lieu...
- ^{xvii} Cité par J.P. LEMESLE, *op. cit*, p. 24.